

J'ai vu



Constantin l'est bien moins

M. Briand revient de Rome satisfait.



LA RELEVÉ DANS LES VOSGES PRÈS DE METZERAL

Bien que les communiqués n'en fassent guère mention, des actions très vives et de hardis coups de main tiennent constamment en alerte les troupes des tranchées des Vosges. Les rigueurs de l'hiver, plus sensibles là qu'en aucun autre point du

front, y rendent les travaux de la guerre particulièrement pénibles. Mais les'Alpins qui gardent la frontière ont leur réputation à soutenir. Ils ont montré dans cent rencontres qu'ils sont invincibles. Ils continuent à l'affirmer en dominant l'ennemi.



LES CHIENS AU TRAINEAU SUR LES PENTES DE L'HILSENFIRST

Il n'est guère, sur ces sommets neigeux, d'autre moyen de traction. Il n'en est pas, d'ailleurs, de plus efficace pour porter même les pièces légères d'artillerie de montagne. Les chiens y montrent des qualités d'endurance peu communes.

Atelés quelquefois à dix et douze, comme dans le document ci-dessus, ils gravissent les points les plus durs avec un instinct sûr du danger qui les empêche de s'engager imprudemment sur les crevasses sournoises que cache une couche de neige.

CASSINOU VA-T-EN GUERRE

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES



Gourlagne fit fête à Cassinou...

JUSTE Cassin, tonnelier-barricotier, mort quelques années plus tôt vieux jeune homme, comme on dit là-bas, et dépourvu d'enfants ou d'attaches, Juste Cassin avait été un fier travailleur et aussi un nocœur de premier ordre : « Pour ça », déclarait-il à son neveu, « je ne regarderai pas à vider mon sac... On ne meurt que quand le gosier se sèche ; je le mouillerais tant que je pourrai ; quant à toi, gouyat, après moi s'il en reste ! » Il en était resté suffisamment pour que Cassinou eût déjà du foin dans ses bottes, ainsi que le brigadier Hourtilhaq ne le lui envoyait pas dire... D'ailleurs, il ne s'en cachait pas.

Du foin déjà, et d'autre en train de pousser. A Louchayre, sa mère vivait encore dans une

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre, n° 107. — Le muletier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui, en fin de juillet 1914 ; mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve une étrange vexation : tout se passe comme si on l'avait expulsé d'un bal, d'une auberge, d'une fête, lui, l'unique, l'incomparable Cassinou, le plus joyeux drille et le plus glorieux buveur du pays. Et il n'aspire plus qu'au moment où, selon la promesse du comte de Cabiracq (un ancien ennemi, avec lequel il s'est réconcilié), il lui sera possible de contracter un engagement volontaire. Mais en attendant, on blague Cassinou, qui obtient d'être garde civique jusqu'au jour où il pourra s'engager. Le maire lui remet les armes nécessaires pour remplir ses délicates fonctions. Tout fini, Cassinou va prendre sa première faction au pont de Coulombre où il prend dans un sac... comme un vulgaire lapin, un espion qui n'est autre... que le brigadier de gendarmerie Hourtilhaq en bonne fortune. Aussi Cassinou, se sentant ridicule, va-t-il trouver le maire pour résigner ses fonctions de garde civique. Puis-il rentre chez lui et songe à gagner l'Espagne.

propriété de franc maïs et de pinèdes en bon ordre qu'elle administrait avec une rapacité paysanne, ne se laissant guère distraire de ce soin que par l'exercice d'une revêche et méticuleuse dévotion. C'est dire que Cassinou aurait pu fonder boutique quelque part ou vivre en propriétaire auprès de la *mama*. Mais il méprisait l'immobilité et aussi le métier de gratte-terre ; il s'était mis muletier jadis, un jour que son feu père l'avait traité de propre-à-rien et de *vaut-peu* ; il restait muletier par goût, muletier-amateur si l'on peut dire, parce qu'il ne chérissait rien tant que le changement, l'infinie variété, selon les heures ou les saisons, des routes les plus familières, les casse-croûte et les repas au hasard des auberges, les bombances improvisées avec les copains de rencontre, les sourires de jolies servantes qu'on taquine par principe et qui ont tôt fait de vous encourager d'un sourire ou de vous calmer d'un soufflet, la paisible somnolence au lent *balin-balan* du *bros* (2), devant des horizons aux airs de vieux amis, entre deux relais, deux vins, deux aventures, deux baisers ou deux querelles...

Daune (3) Cassin ne comprenait pas l'entêtement de son « unique » à ne point vouloir changer de vie, et elle s'en irritait. Cassinou regrettait qu'il en fût ainsi, mais il n'y pouvait rien. Comme c'était un fils respectueux, il voyait sa mère le moins possible, par crainte de trop élever la voix devant elle, une fois ou l'autre, ce qui l'eût bien ennuyé, car il s'en serait voulu... ma foi, chacun chez soi : tout allait à peu près de la sorte...

Dans la maison de feu Juste Cassin, il y avait, au-dessus de l'atelier maintenant transformé en écurie, quantité d'immenses pièces vides et poussiéreuses, et une autre, plus petite et un peu plus propre, où se trouvaient un bon lit, une armoire, une table, une chaise et quantité de bouteilles vides... Ornaments uniques et assez incohérents de ce modeste asile, un portrait de Gambetta et un crucifix pendaient aux murs. Si le tonnelier-barricotier pouvait revoir son logis d'où il était, à coup sûr il devait avoir l'impression d'en être parti la veille.

Cassinou prit dans l'armoire une sorte d'immense sacoche qui lui servait de valise quand il allait festoyer à Bayonne, à Dax ou à Bordeaux, y enfouit quelques frusques, prit sur lui son costume neuf, son costume de monsieur, repoussa du pied, dans un coin de la pièce, dédaigneusement, celui qu'il venait de quitter, ferma les volets, alluma sa chandelle...

Qu'attendait-il maintenant ? Pourquoi s'attardait-il dans sa chambre, pourquoi laissait-il sans raison, bêtement, ses yeux errer du lit à l'armoire, du crucifix au portrait de Gambetta?... Et pourquoi sentit-il tout à coup un grand froid lui courir dans le dos... Ah ! ça, est-ce que par hasard il aurait gagné quelque mauvaise fièvre en montant la garde sous la pluie, la nuit précédente, au pont de Coulombre ?

— Peuh ! grommela-t-il en ricanant, je me soignerai et je me réchaufferai en Espagne... Allons chercher d'abord le grand remède...

Il descendit dans l'écurie, écarta dans un coin quelques bottes de paille, fit apparaître une trappe qu'il souleva, descendit dans la cave, gratta le sol à certain endroit, sans hésiter bouscula deux ou trois briques : une marmite apparut...

(2) Char traîné par des mules.

(3) Madame, mais avec un sens qui implique une idée d'autorité et presque de seigneurie dont la traduction ne peut rendre compte.

D'un paquet de toile cirée Cassinou tira une liasse de gros billets : un, deux trois... treize, quatorze : le compte y était... Puis une lourde bourse de cuir brun, qu'il secoua, fit entendre un bruit guilleret et plaisant des pièces d'or... c'était le magot de *menouno* (4) ; Juste Cassin, sur son lit de mort, en avait indiqué l'existence et l'emplacement à son neveu :

« Qu'est-ce que tu veux ? Je n'ai pas eu le temps de tout boire ; tant mieux pour toi, *pitchoun*, et profite-en pour trinquer au salut de mon âme, de temps en temps ! »

D'ailleurs, Cassinou n'avait guère écorné cette réserve ; il gagnait à peu près de quoi s'amuser son saoul, étant dur à la peine et impitoyable sur son point d'honneur de muletier, entre le mardi et le vendredi, entre le 28 d'un mois et le 2 du suivant... Il glissa les billets dans son portefeuille, la bourse dans sa « poche-voleuse », et se frotta les mains :

— Il avait bougrement raison, le *menouno* ! Ça vaut mieux qu'à la banque. Pas de tracas, et, quand on en veut, on n'a qu'à se servir...

Il remonta, poussa dehors sa bicyclette, verrouilla consciencieusement les portes et les fenêtres comme il sied quand on part pour longtemps, peut-être pour toujours... Là ! c'était fini... Il regarda la grande porte close, puis le canal que gonflait doucement le jusant contre les pierres du quai doucement ombragé... Alors de nouveau il éprouva cette vilaine impression de froid qui l'avait, un peu plus tôt, surpris dans sa chambre...

Il l'éprouva encore au café de la Marine, lorsqu'il eut mis le patron au courant de ses intentions et que le patron, qui d'ailleurs regrettait surtout son dernier bon client, eut gémi : « Pauvre cher Cassinou ! Il n'y a qu'aux braves gens qu'on fait des misères ! » Il l'éprouva quand le maire lui remit ses papiers en lui disant, d'un ton qui n'était pas tout de même son ton ordinaire : « Vous n'avez donc pas changé d'avis ? C'est dommage... Enfin, bonne chance, Monsieur Cassin ! »

Il l'éprouva à Lachourayre... Il n'avait pas cru pouvoir se dispenser d'aller saluer la *mama* :

— Ah ! tu vas en Espagne?... La terre, ici, aurait pourtant bien besoin de tes bras. Que vais-je devenir, pauvre vieille?... Les travailleurs sont tous partis ; les raisins du voisin sécheront sur pied ; chez moi, le maïs pourrira dans la *panouille*...

— Le voisin boira moins de vin et vous laisserez vos poulets maigrir, plaisanta Cassinou...

— Oh ! je ne me plains pas, se hâta de proclamer la vieille d'une voix presque tendre, d'une voix à laquelle il n'avait jamais pris garde et qu'il ne supposait même pas qu'elle pût avoir... Trop heureuse de te savoir, toi, mon « unique », loin de la guerre !

Tiens, sa mère, cette raide et autoritaire *Daune* Cassin, l'aimait donc un peu ? Elle pensait à son fils autrement que pour pester, vitupérer ou maudire ? Cependant Cassinou regardait la grand'pièce, les armoires luisantes, la table où il ne s'était plus assis depuis longtemps qu'en hâte, pour le principe, lors des grandes occasions ; dans la chambre voisine son berceau de tout petit drôle, un beau berceau de chêne aux barreaux artistement travaillés, qui était resté à la place où il avait dormi ses premiers sommes ; il le vit par la porte entr'ouverte ; il ne sut pas en détacher ses regards aussitôt ; et alors, à ce bizarre froid qui l'avait agacé jusque-là, succéda une sorte d'énervement fiévreux, de faiblesse : il pensait : « Ah ! ça, est-ce que je suis

(4) L'oncle.

enhadé (r) ? Il sentait qu'il n'y aurait eu, pour le guérir, que des larmes venues de très loin, du meilleur et du plus vrai de son être. Mais pleurer, lui, Cassinou, à son âge et devant sa mère !...

— Ah ! non, je ne me plains pas, reprit celle-ci. Je pense à toutes celles dont les fils sont là-bas maintenant... Dieu m'a récompensée de l'avoir toujours bien prié pour toi...

— Taisez-vous, ma mère, parvint à répliquer assez rudement Cassinou : vous me feriez croire, si je ne partais en Espagne pour des raisons à moi, que Dieu n'aime que les infirmes et les lâches...

— Je n'ai pas dit ça ! Je n'ai pas dit ça ! fit vivement Dame Cassin... Ou, du moins, c'est la langue qui m'a fourché en heurtant contre mes dents mauvaises... Allons, pitchoun, sans rancune, surtout ! Voici du bon vieux muscat... de celui que ton père aimait tant...

Dame Cassin, décidément telle que son fils ne l'eût pu jamais imaginer, venait de tirer de l'armoire une vieille bouteille qui y semblait à l'attente de quelque chose... Le muscat était exquis, mais Cassinou se sentait trop désespéré pour le boire autrement que par tendresse ou politesse...

Quand le tout petit verre fut achevé, il dit très vite, car il craignait que sa voix ne tremblât piteusement :

— Fameux, *mama* ! Il avait bon goût le père...

Et, comme il sentait bien que, pour la première fois et pour des motifs d'ailleurs obscurs, Dame Cassin avait cherché à flatter son péché, reconnaissant à sa façon, il chercha les mots qui pouvaient le mieux flatter celui de sa mère...

— Je pars... mais je reviendrai très riche... De bonnes affaires m'attendent... Embrassons-nous... Au revoir, *mama* !

... Par exemple, où Cassinou se sentit mal à l'aise au point de pouvoir à peine faire virer ses pédales, ce fut dans Coulombre, sur la place, devant la maison où la jolie Marylis Larribère s'était retirée pour un temps auprès de sa sœur. Les nombreux enfants de celle-ci polissoient bruyamment sur le seuil... La *tantine*, à cette heure, devait les surveiller tout en cousant, derrière la fenêtre... Cassinou crut même entrevoir un fin profil, entendre une voix chantante et fraîche qui ordonnait indulgemment : « Mauvais sujets,

(1) Enhadé, ensorcelé.



Quand les bonnes gens, pour le consoler, lui offraient à boire, il les récompensait de leur commisération en les faisant rire, car il n'avait pas son pareil pour exécuter les danses les plus cocasses.

soyez sages !... » Et ses jambes devinrent molles, molles... Pourtant s'arrêter... Allons donc c'eût été de la lâcheté, pauvre !... Qu'était-il, en effet, aux yeux de Marylis ? Un mauvais sujet qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne pourrait jamais aimer...

Dans un sursaut de volonté rageuse il retrouva l'énergie qui le tira de là, comme par un licol honteux et douloureux ; quelques minutes plus tard, ayant compté les bornes, il fut sûr que la maison de Marylis et Coulombre même avaient disparu derrière le rideau capricieux des pins... Alors, il osa arrêter. Il lui semblait qu'il traînait derrière sa bécane un fardeau énorme ; il souffrait aussi d'un sentiment pareil à celui qu'éprouve un fanfaron qui n'a pas le sou en passant devant un bon pauvre ; il se hâtait pour échapper à d'obscures suppliques dont le dédain affecté le poignardait : supplique du sol, supplique de

la maison natale, supplique d'un amour sincèrement conçu... Qu'on sache au juste ou non ce qu'est un horizon toujours connu, un foyer, une famille, ce qu'est une patrie grande ou petite, on n'emporte jamais une de ces profondes et mystérieuses choses à la semelle de ses souliers sans savoir qu'il est solide et terrible le lien qui vous attache à elles...

Cassinou souffla, s'épongea et fanfaronna malicieusement pour lui tout seul :

— Ouf ! Ça y est !... Et maintenant, mon vieux, pour te remettre d'aplomb, je sais ce qu'il te faut : une bonne cuite chez cette crapule de Gourlagne !...

Le nommé Gourlagne tenait, à une demi-lieue de là, près de la grande route, une auberge à la fois réputée et mal famée. A première vue, l'établissement ne présentait rien de suspect. Avec ses volets verts et son toit débordant, à la mode basque, on eût dit la maison d'un honnête commerçant « retiré » ou d'un fonctionnaire retraité. Le jardin était vaste et pourvu de beaux arbres ; seule une branche de pin assez drôlement érigée au-dessus du portail bossu indiquait que l'établissement était public.

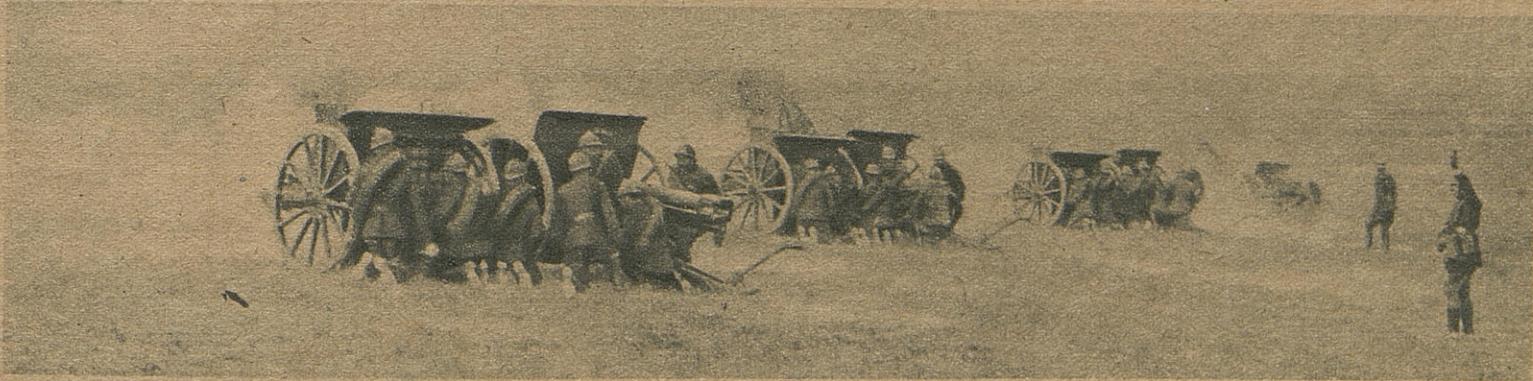
Les dames comme il faut ne parlaient jamais de la maison Gourlagne qu'en fronçant le sourcil, en déclarant que « c'était une honte » ou en esquissant des crises de nerfs, selon leur tempérament... Les mères la redoutaient pour leurs fils ; point d'épouse qui ne se crût déshonorée en

ne parlant pas de divorce dès qu'on lui rapportait que son mari y fréquentait ; quand on disait d'un jeune homme qu'il était un habitué de chez Gourlagne, cela suffisait amplement à une matrone pour qu'elle lui refusât sa fille, si fort que celle-ci fût amoureuse et sanglotât...

A la vérité, il ne se passait rien d'extraordinaire chez celui que Cassinou — qui s'y connaissait, — appelait « cette tripouille de Gourlagne »... La chère y était fine, les consommations soignées, et les bonnes, toujours jolies et coquettes, n'y souffletaient que pour rire les clients les plus audacieux... Alors, vous comprenez, quand les cafés de Bayonne ou de Dax fermaient, les rues des environs n'avaient pas de meilleur endroit où se rendre.

(A suivre.)

CHARLES DERENNES.



UNE BATTERIE D'ARTILLERIE BELGE EN ACTION PRES D'YPRES

J'ai vu.



ILS ATTENDENT LA REPONSE DE L'ENTENTE

En avant de nos lignes, près de B..., en Champagne, un sculpteur de talent, mitrailleur dans un régiment d'attaque, a modelé sur les pieux des réseaux barbelés qui bordent la

tranchée où il se bat, de sarcastiques effigies en terre glaise des cinq souverains ennemis attendant la réponse des nations qui combattent pour la liberté de l'humanité.



CONDUISANT LA CHARRUE.



LES MOISSONNEUSES.



LES FANEUSES



PILOTANT UNE PÉNICHE.



LA TOURNÉE DU LAITIER.

LA MOBILISATION DES FEMMES EN ANGLETERRE : PARTOUT ELLES ONT REMPLACÉ LES HOMMES

Nous avons donné récemment, sur l'énergie des femmes françaises pendant la guerre, toute une page de documents qui, mieux qu'un long discours, prouvaient que rien n'avait rebuté leur bonne volonté à remplacer les hommes, maintenant aux tranchées, dans tous les domaines où leur activité jadis s'exerçait. Mais les femmes anglaises ne méritent pas moins d'admiration. Elles ont mis comme un point d'honneur, celles de l'aristocratie surtout, à s'initier aux plus rudes travaux. Cet automne elles ont fait la moisson ; cet hiver elles travaillent aux usines de guerre, et tout récemment, le Premier anglais Lloyd George nous apprenait que deux millions de femmes anglaises collaboraient à la défense nationale. Et lorsqu'on pourra écrire sans restriction l'histoire complète de cette guerre sans précédent dans l'humanité, on ne saura trop louer la conduite héroïque des femmes, leur abnégation, leur ardeur sans égale à l'arrière, car ce sont elles qui ont exalté le courage des combattants. Elles ont ainsi aidé pour leur bonne part à la victoire.



C'EST L'HEURE DE TRAIRE.



INSTANTANÉS DE PARIS : SILHOUETTES DE L'HIVER 1917

C'est, après tout, un document de guerre et s'il n'a pas pour nos arrière-neveux la valeur d'un instantané des vainqueurs de Vaux et de la côte du Poivre, il ne leur paraîtra pas non plus négligeable. La grande histoire n'est-elle pas faite de mille éléments inattendus et les robes des Merveilleuses du Directoire ne nous renseignent-elles pas plus qu'une longue étude sur l'état d'âme intime des héros de l'armée d'Italie ? Il en va de même de ces deux silhouettes d'élégantes qui,

par un matin sec de janvier, trottaient allégrement dans l'avenue du Bois, en compagnie des barzoï ou des bergers favoris. A leur allure aisée, au rythme harmonieux et souple de leur démarche, à ce je ne sais quoi de libre et de léger, il flotte autour d'elles comme un parfum de Paix et de Victoire. C'est le dernier hiver où l'on se bat ! Ces mains si finement gantées de chevreau gris sont impatientes de tresser l'hommage aux vainqueurs : la couronne de lauriers.



DANS UN ANCIEN TROU DE MINE : LA PROMENADE A CHEVAL

Nous avons souvent donné des documents où la puissance des explosifs modernes s'est pour ainsi dire inscrite dans la terre, ce seul témoin qui ne mente pas. Maintes fois les obus ont changé tout l'aspect d'un paysage, si bien que ses familiers mêmes n'arrivaient plus à l'identifier, car rien ne demeurait de ce qui distinguait d'un autre un vallon ou une plaine. Mais c'est surtout l'explosion des mines qui bouleverse la terre dans ses entrailles

et jusqu'à des profondeurs, avant cette guerre, insoupçonnées. Qu'on en juge par le document ci-contre. Au dire du correspondant qui nous l'a communiqué, à la place de cette formidable déchirure, où des officiers belges font galoper leurs chevaux, un monticule s'élevait autrefois aux flancs duquel tout un village montrait ses toitures roses et rouges. Et voici ce qu'il en reste : L'herbe a reverdi le sol, entr'ouvert par la rage des hommes.

LETTRES ANONYMES

Il est indéniable que la guerre a déclenché une avalanche de lettres anonymes. Depuis les premiers jours, au ministère de la Guerre, à la Préfecture de Police, à la Sûreté générale, jusqu'au dernier bureau de la plus petite formation de l'arrière, à chaque courrier, elles arrivent par paquets. Dès le début, on aurait arrêté le torrent ; malheureusement quelques destinataires en ont tenu compte et ont fait suivre des enquêtes, si bien que maintenant tous ceux qui jouissent d'une parcelle d'autorité en ont submergés.

Je dois le dire, à notre honte, mes sœurs, la grande majorité des lettres anonymes sont écrites par des femmes. Certes, je ne prétends pas que les hommes répugnent toujours à se servir d'une arme aussi basse et je connais quelques messieurs qui ne sont pas sans avoir à se reprocher cette lâcheté. Avant la guerre, dans un certain monde, la lettre anonyme était exceptionnelle ; aujourd'hui, dans toutes les classes de la société, des justiciers et des justicières d'occasion se sont cru le devoir de redresser des torts et surtout de satisfaire de petites vengeances personnelles. Car, il faut bien avouer que le seul besoin d'équité ne guide pas les écrivains ; la jalousie la moins excusable les décide mieux que l'indignation à la rédaction d'épîtres qui leur donnent passablement de mal à mettre au point.

La difficulté est de garder le plus parfait anonymat, car vous pensez bien que ceux qui emploient un tel procédé tiennent avant tout à ne courir aucun risque.

C'est pourquoi j'ai rédigé, afin de faciliter la besogne de ces collaborateurs discrets de la défense nationale, un petit recueil qui leur permettra, sans risques, de concilier leurs besoins de confidences avec leur légitime souci de ne s'attirer aucun choc en retour.

PETIT RECUEIL DE LETTRES ANONYMES A L'USAGE DES PERSONNES QUI SONT DÉCIDÉES A EMPLOYER UNE ARME REDOUTABLE.

Nota : Chaque lettre est suivie d'une courte note indiquant le résultat qu'on peut attendre.

1° Une concierge écrit au ministre de la Guerre.

« Monsieur le ministre,

« J'ai recours à votre bonté pour vous signaler que c'est une indignité. M. Clampin, qui habite au deuxième du numéro 23 de la rue Chanoinesse, est mobilisé sur une automobile, alors que mon mari est garde-voie avec quatre enfants et dix ans de moins que M. Clampin. Si vous saviez que de pareilles injustices sont possibles, vous seriez indigné comme moi. Faites une enquête et tout le monde dans le quartier vous dira que M. Clampin est plein de santé. Seulement on dit aussi comme ça qu'il connaît des députés. Je suis sûr que Monsieur le Ministre trouvera le moyen d'envoyer M. Clampin en première ligne pour qu'il se batte, et je vous envoie mes salutations.

« Une épouse indignée des injustices, mais qui ne signe pas pour qu'on ne se venge pas d'elle. »

(1) Voir dans notre numéro du 25 novembre, le commencement de cette série : *Nous autres, Les Femmes!*...

Nota : Lettre à écrire sur du papier ministre, enveloppe bulle ; mettre dans un bureau de poste du quartier, sans inconvénient. — Résultat : Nul.

2° Une cuisinière signale le fils de la maison qui est réformé. Adresser cette lettre au gouverneur militaire de Paris ou au général commandant la région :

« Monsieur le général,

« Tandis qu'il y en a qui se font tuer pour la France que j'aime tant, il y en a d'autres qui profitent de la guerre, comme le fils d'une dame que tout le monde connaît dans le quartier. C'est René Riri qu'il s'appelle, rue de la Pompe, 42, et il a été réformé deux fois parce que, naturellement, il est tombé sur des médecins qui n'y connaissent rien, à qui il a fait croire qu'il était malade. Alors ce monsieur passe toute une saison en Suisse, dans une espèce de casino qu'on appelle sanatorium et, quand il revient, il repart en Algérie. Si c'est pas malheureux de voyager comme ça pendant qu'il y en a qui se font casser la figure ! Si vous voulez profiter de ce qu'il est justement ici en ce moment, vous pourrez lui dire de venir vous voir et qu'il a beaucoup profité encore et que ça serait un soldat très solide. Si c'était un pauvre, il y a longtemps qu'il serait soldat, mais sa mère donne des diners toutes les semaines, alors vous comprenez ! Mes hommages, Monsieur le général.

« Un mutilé indigné de ce qu'il voit. »

Nota : Papier quadrillé, enveloppe blanche, franchise militaire, à jeter dans une boîte aux lettres assez loin des principaux fournisseurs.

3° La dame du troisième écrit au propriétaire au sujet de la dame du second.

« Monsieur,

« Quand je vois des gens qui se privent de tout pour payer leur terme et quand j'en vois qui ne se privent de rien et qui ne le paient pas, j'ai le droit de penser que la justice n'est pas de ce monde. J'habite en face à peu près de votre immeuble et je vois tous les jours M^{me} Ratabois sortir et rentrer en taxi-auto ; elle a des toilettes neuves et des chapeaux excentriques ; elle a encore eu du monde hier chez elle toute la journée et on m'a dit qu'elle ne payait pas son terme, tandis qu'il y en a d'autres dans la maison qui le paient. Si elle ne vous paie pas en janvier, puisque son mari s'est embusqué dans l'aviation, je sais très bien que les autres locataires ne vous paieront pas non plus. Seulement voilà ! elle est jolie et vous seriez bien ennuyé si votre femme vous demandait pourquoi vous faites tant de concessions à cette rien-du-tout.

« Enfin ça ne me regarde pas. A bon entendeur, salut !

« Quelqu'un qui s'intéresse à vous. »

Nota : Papier neutre ; éviter de se servir d'un papier qu'on a déjà dû employer pour correspondre avec le propriétaire. Parler longuement à la concierge de la dame du second qui est si sympathique, pour détourner les soupçons. — Résultat : 1° Scène possible entre le propriétaire et sa femme, si celle-ci trouve la lettre. 2° Démarche certaine du propriétaire auprès de la dame du second, menaces et cris ; si les plafonds ne sont pas trop épais, satisfaction garantie.

4° Lettre au maire d'une petite commune au sujet d'une dame qui touche l'allocation :

« Monsieur,

« Je vous écris pour vous dire que vous êtes

le dernier des idiots de payer l'allocation à la femme Chêneœur qui a des biens et qui se saoule tous les soirs. Mais vous vous en fichez, ce n'est pas votre argent, imbécile.

« Une femme qui n'aime pas les injustices. »

Nota : Difficile à envoyer : à glisser, la nuit tombée, dans la boîte aux lettres de la mairie ; si possible, faire écrire la lettre par une amie qui habite une autre commune, à cause du maître d'école qui connaît les écritures. — Résultat : négatif, mais ennuis causés à M^{me} Chêneœur par la surveillance du garde champêtre pendant quelques jours.

5° Un concurrent écrit à l'Intendance pour signaler les fraudes d'un négociant :

« Monsieur l'Intendant,

« L'intérêt seul de l'Etat me conduit à vous écrire aujourd'hui. Vous avez acheté 3 000 hectolitres de vin à M. Trouvert qui habite notre ville ; or, depuis que cette commande lui a été faite, M. Trouvert passe ses nuits à mettre de l'eau dans le vin destiné à nos vaillants soldats. C'est un Français indigné des procédés de ce mauvais patriote qui vous signale de son infamie.

« Un Français qui a toujours fait son devoir. »

Nota : A écrire au cours d'un déplacement ; éviter absolument de dévoiler son identité, le concurrent pouvant vous assigner pour diffamation. — Résultat : Douteux, les vins devant être conformes aux échantillons lors de la réception. On peut espérer la perte de temps d'une analyse.

6° Lettre d'une voisine au colonel d'un régiment du territoire :

« Monsieur,

« Peut-on demander pourquoi le soldat Calvat qui, est dans votre régiment, couche trois fois par semaine chez une fille qui habite rue Martinpuits ? Tout le monde sait qu'il n'a pas de permissions et qu'il saute le mur pour venir s'amuser pendant que ses camarades sont dans les tranchées. La petite blessure qu'il a attrapée dans la Somme doit être guérie et c'est une honte pour le quartier voir ça.

« Une mère de famille qui a son mari au front. »

Nota : Papier ordinaire ; dissimuler l'écriture pour éviter toute chance d'être démasquée ; un soldat qui revient du front est généralement violent — Résultat : Minimum de quinze jours de prison pour le soldat Calvat après enquête.

7° Lettre à un soldat qui se bat écrite par une voisine bien intentionnée :

« Monsieur,

« Pendant que vous vous battez, votre femme vous trompe. Elle reçoit tous les jours chez elle un métallurgiste qui, lui, ne risque pas sa peau dans les tranchées. Je vous écris au nom d'un groupe de femmes honnêtes scandalisées, qui ne veulent pas qu'un brave soldat soit trompé par une créature indigne de son amour. Nous espérons bien, quand vous viendrez en permission, que vous chasserez de chez vous cette compagne qui profite de votre absence pour se conduire comme la dernière des dernières.

« Pour le groupe : Une honnête femme. »

Nota : Comme la mission est très délicate d'annoncer une aussi fâcheuse nouvelle à un combattant, il est préférable d'employer une machine à écrire d'un modèle tout à fait courant. — Résultat probable : Un drame lors de la venue du permissionnaire ; à la suite d'une lettre semblable à celle-ci, on a obtenu l'autre semaine un double meurtre, une condamnation en conseil de guerre, etc.

PERRETTE.

J'ai vu.
LA GUERRE AÉRIENNE

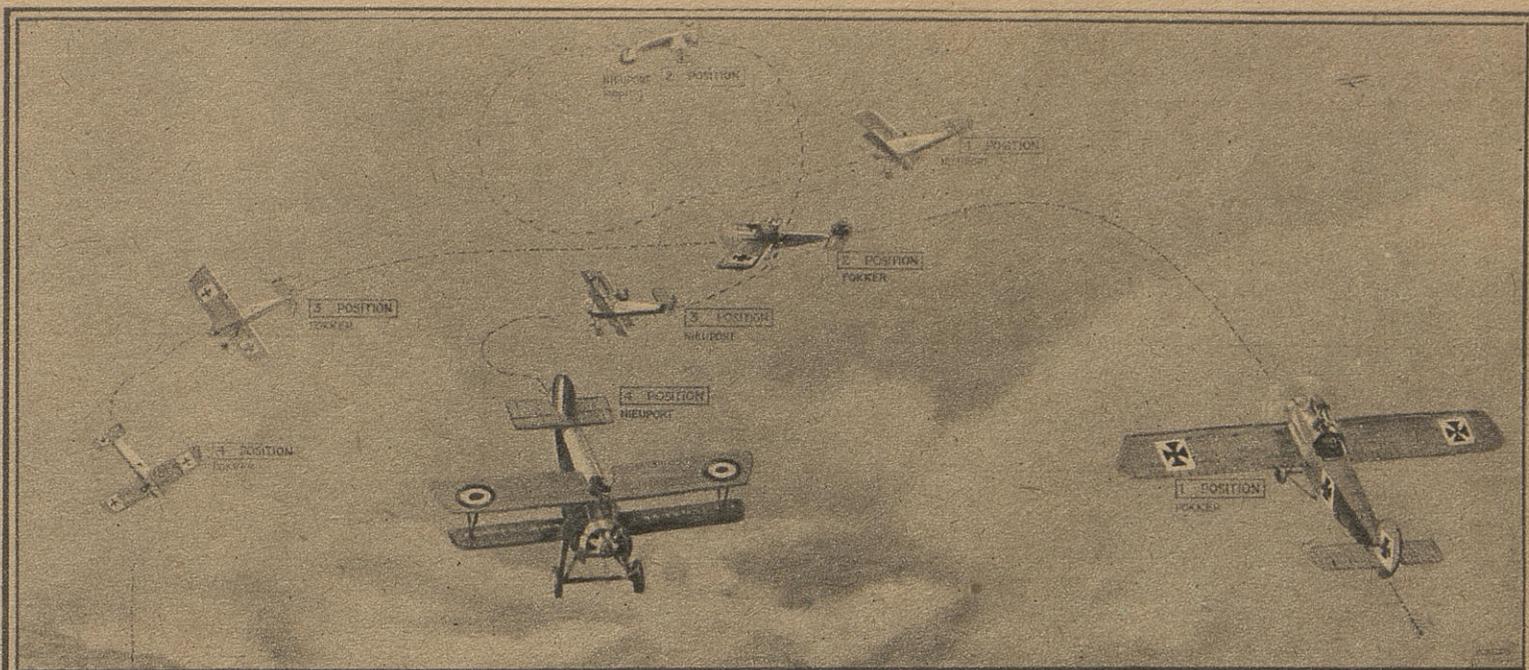


SCHÉMA DES POSITIONS D'UN NIEUPOINT PRIS EN CHASSE PAR UN FOKKER : LE BOUCLAGE DE LA BOUCLE

1. Le Fokker (position 1) s'élève rapidement vers le Nieuport (position 1) pour le mitrailler. — 2. Le Nieuport (position 2) boucle la boucle afin de se tenir en dehors de la ligne de jeu. Le Fokker a continué sa course (position 2). — 3. Le Nieuport (position 3) sa boucle bouclée se trouve derrière le Fokker (position 3) et le mitraille. — 4. Le Fokker est touché (position 4). Il tombe, tandis que le Nieuport victorieux (position 4) regagne son atterrissage.



L'escadrille des aviateurs américains qui se battent pour la France avec leur mas-



Avion de chasse mitraillant les tranchées allemandes.

cotte (un lionceau que le capitaine commandant l'escadrille tient sur ses genoux).

LES VALETS DÉMASQUÉS ⁽¹⁾



... Je me carre dans un rocking-chair.

RENTRÉ à Paris, ma première visite fut pour le général A... auquel je racontai mon aventure avec force détails et prière de la rapporter au service militaire compétent, qui pourrait en tirer tous renseignements et enseignements qu'elle comportait.

Il m'écouta gravement, et quand j'eus fini, alors que je m'attendais à de nombreuses questions, mon maître et ami ne m'en posa qu'une seule.

— Et ces deux plans... De quelles régions étaient-ils... quelles indications comportaient-ils ?

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 25 novembre (n° 106) : Au mois de septembre 1913, un journaliste français (auteur anonyme de ce récit) a été envoyé aux manœuvres du Sud-Ouest, ayant pour collaborateur technique un général en retraite, écrivain militaire qui croit à l'imminence de la guerre. Tous deux sont arrivés à Montauban et se sont arrêtés au buffet de la gare lorsqu'un étranger se présente à eux : c'est le journaliste bulgare Arène Vandreck. Le lendemain, entre deux thèmes de manœuvres, le journaliste bulgare apprend à ses confrères français le grave accident d'automobile dont fut victime, à Grisolles, le colonel de Winterfeld, attaché militaire d'Allemagne. Et le Bulgare de conclure : " Un Allemand de moins. " De retour à Paris, le général convoque son collaborateur et lui montre une lettre qu'il vient de recevoir, par laquelle un nommé Edouard Schwartz, directeur d'une Revue d'Études techniques, lui demande des articles et même de venir s'entendre avec lui au Weimar Palace à Cologne. Le journaliste se rend à sa place à Cologne et descend à l'hôtel où il rencontre Herr Schwartz, lequel, au cours d'un déjeuner à la Taverne du Crocodile, lui propose de traiter des questions militaires dans sa Revue. Mais le journaliste, définitivement édifié par certaines précisions, démasque son hôte et lui dit carrément qu'il le tient pour un espion. Puis il songe à rentrer en France. Mais, comme il va partir après une dernière nuit assez troublée passée au Weimar Palace, il est prévenu que des documents militaires ont été glissés dans sa valise et qu'il risque fort d'être arrêté pour espionnage. Sans perdre son sang-froid, il contraint le domestique, qu'il sait être le complice de Schwartz, d'ouvrir lui-même sa valise et de mettre dans la poche de son tablier les deux documents qu'il y trouve. Aussi le héros de cette aventure se moque-t-il de Schwartz lorsque celui-ci assiste à son arrestation dans le hall de l'hôtel.

— Ah mon cher maître, c'est que je n'ai guère eu le temps de les voir.

— Quel dommage ! Frontière de Belgique, m'avez-vous dit. Frontière de Belgique ! C'est vague... Evidemment c'est par là qu'ils passeront. Aix-la-Chapelle et Trèves : voilà leurs deux grandes routes. Quel dommage que vous n'avez pas mieux vu ces plans avec leurs indications de concentration. Mais savez-vous, mon jeune ami, que vous l'avez échappé belle... et que cette soubrette vous a tiré d'une mauvaise affaire. Ça n'arrive qu'à votre âge ces bonheurs-là. Si vous la rencontrez un jour, vous pourrez la remercier... et lui donner le pourboire et le sourire qu'elle mérite...

— Bah ! ce serait bien surprenant ! Pourtant je devais la rencontrer, comme je devais encore rencontrer Herr Schwartz, capitaine allemand, et espion de marque.

TROISIÈME PARTIE

OU JE RETROUVE DE VIEILLES CONNAISSANCES.

La guerre éclata. C'est si près de nous, ces heures glorieuses, enthousiastes et tragiques du mois d'août 1914, qu'il est à peine besoin de les évoquer pour que leur souvenir s'impose à notre mémoire, avec une netteté saisissante. Qui de nous n'a pas éprouvé durant ces heures-là un sentiment d'une qualité rare, jamais ressenti jusqu'alors ? On peut l'écrire, puisque ce fut vrai : il n'y a pas un cœur français qui n'ait battu d'émotion et d'espérance.

Ceux qui, comme moi, n'ignoraient rien de l'Allemagne et des Allemands connurent aussi cette espérance de la victoire ; mais, tout de suite, ils comprirent que la bataille serait rude, longue sans doute. J'avais vu *Unter den Linden* à Berlin défilier des régiments allemands ; j'avais assisté à des manœuvres dans la Prusse Rhénane, aux environs de Bonn ; j'avais voyagé du nord au sud, de Hambourg à Nuremberg, de Kiel à Munich, et j'avais toujours eu sous les yeux le spectacle d'une force organisée et redoutable. Et en ces instants d'allégresse héroïque, de départs joyeux vers le sacrifice, je me souvenais, je me souvenais de ces voyages et de celui dont le récit a précédé ces départs et où j'avais été aux prises avec les valets du grand État-Major allemand. Je me souvenais aussi des avertissements de mon ami le général A..., avertissements qui furent pour beaucoup dans le vote de cette loi de trois ans qui ennuya si fort nos ennemis. Et ses paroles prophétiques me revenaient en mémoire.

— Ils ont une artillerie lourde supérieure. Ils s'en serviront dès les premiers instants et tâcheront de récolter tout de suite des avantages décisifs.

Et cette autre indication qui se trouva vérifiée si exactement :

— Ils passeront par la Belgique.

Ils y passèrent, en effet... Ils furent arrêtés sur la Marne et perdirent là le fruit de leurs hypocrite attentats, de leur préparation longue et sournoise. Le diable sait pourtant qu'ils avaient tout préparé soigneusement, et jusque sur la route qu'ils

devaient suivre. Quelles villes, quelle étapes n'eurent pas leurs « Schwartz », leurs espions, stylés comme des valets, en effet, mais si dangereusement perfides ? La traversée de la Belgique et de la France avait été réglée comme un voyage Cook... sauf qu'il y eut un arrêt imprévu.

Durant ces jours émouvants je me demandais parfois ce qu'avaient pu devenir mes espions de Cologne, ces malfaiteurs dont j'avais pu déjouer le criminel guet-apens, grâce à un concours, imprévu lui aussi. Continuaient-ils leur métier ; ou bien, se sachant démasqués, avaient-ils préféré rentrer dans le rang ? Et peut-être mon Schwartz se trouvait-il à la tête d'une compagnie terrée dans quelque Champagne, ou croupissait-il, chose inerte et sans nom, dans un trou d'obus ?

Cependant je l'oubliais. J'avais autre chose à faire que d'y penser lorsque, vers le mois d'août 1915, je partis pour la Suisse. J'y allais en mission pour mon journal, fort heureux, d'ailleurs, d'aller me rendre compte de ce qui se passait chez nos voisins. Et un beau matin j'arrivais à Bâle et descendais dans cet hôtel célèbre d'où l'on peut — comme au *Weimar* de Cologne — écouter le Rhin mugir de toute la force de ses eaux glauques et lourdes.

Je trouvai Bâle animé et pourtant, comme à l'habitude, d'un public cosmopolite et affairé. Je ne mis pas un long temps à me rendre compte que cette ville de l'extrême Suisse était devenue le rendez-vous de tous les agents secrets et espions des pays en guerre. Jusque dans l'hôtel, d'où j'entendais parfois le canon retentir en Alsace, je voyais séjourner ou passer des visages — faux journalistes allemands, diplomates, policiers, ou militaires défroqués — dont les mines bienveillantes ne me disaient rien qui vaille. J'évitais toute conversation, et jusqu'à celle de francophiles exaltés dont la francophilie suspecte et d'un accent german ne me paraissait être qu'un prélude à des relations que je ne voulais pas nouer. Je musais, tout en me renseignant comme il convenait. Un jour je passais une heure au musée à

détailler les admirables dessins d'Holbein et cet *Erasmus* que j'aime tant ou à regarder ces Bœcklin auxquels je ne

trouve aucune grâce en dépit et peut-être à cause de toute l'idolâtrie de l'Allemagne pour cet artiste ; d'autres jours je marchais jusque vers la gare allemande toute faite de charpentes de fer et bâtie comme pour y amener de nombreux régiments. Na-



... C'était Herr Schwartz

J'ai vu.

guère j'avais parcouru la ligne jusqu'à la forêt Noire et j'avais été frappé des travaux immenses — voies de garage, garages, ateliers de réparations, quais de débarquement multiples et admirablement agencés — effectués en territoire allemand à un kilomètre ou deux de Bâle (1). Jusqu'à Fribourg en Brisgau, d'aspect si paisible et si aimable (que de petites villes allemandes avaient ce visage doux et trompeur!) la voie ferrée dépassait de beaucoup en importance les besoins du trafic de paix. Nos aviateurs ont arrosé et continuent d'arroser cette ligne. Aussi n'est-ce point celle que les voyageurs neutres empruntent pour se rendre en Allemagne. Ils passent par Zurich.

Dans mes promenades d'apparence flâneuse, je sus écouter et retenir et je trouvai la matière de notes intéressantes. Puis je gagnai le Léman, plus sympathique à un Français et à un écrivain. Ici on entend un idiome familier et joli; on parle à d'enthousiastes et véritables amis de la France. Mais l'Allemagne est encore représentée et activement. Dans tel hôtel, c'est un vieux gentilhomme prussien qui a « toujours vécu à Paris qu'il aime tant » et qui assure aux Français qui veulent l'entendre que nous avons bien tort



bien revenir dans « cette France où il a compté tant d'amis »... Le vieil homme, sous son aspect débonnaire, fait de la propagande à sa manière. Et pourtant celui-là n'a pas besoin des subsides de la *Wilhelmstrasse*! Mais tous les Allemands sont propagandistes, commerçants et un peu policiers par nature. Il en est de plus dangereux parce que plus dissimulés. Ceux-là cherchent à enrôler des espions à leur cause, neutres ou, hélas, français s'il s'en trouve pour accomplir de pareilles besognes. Ils choisiront un besogneux, un déclassé, et le prendront aussi intelligent que possible. Au commencement de la guerre, certaines petites annonces des journaux neutres demandaient des « hommes cultivés pour travail facile et rémunérateur ne demandant pas toutefois de connaissances spéciales ». Ce procédé de recrutement est abandonné. N'était-il pas enfantin, en effet, et ne permettait-il pas à des agents du contre-espionnage de se faire enrôler et de connaître le nid à vipères?

Et il y a également l'anémique, indolente et jolie, qui soigne sa poitrine, la jeune fille (?) hardie, accoutumée aux sports divers, toutes deux firtieuses à souhait et promptes aux confidences — puisqu'une confiance en vaut une autre. Ainsi tout ce petit monde fonctionne, intrigue, interroge, se renseigne, espionne.

(1) Ces travaux très importants et répondant à des besoins militaires prouvent que l'Allemagne dut envisager une violation du territoire suisse. Notre concentration vers l'Est la détermina à choisir la voie de la Belgique: mais il n'est pas inutile en ce moment de rappeler et d'insister sur ces détails.

C'était une jeune femme fort élégante, jolie, seule à sa table...

(A suivre.)



de ne pas faire la paix; que pour lui, ce drame est une injustice et qu'il souhaite

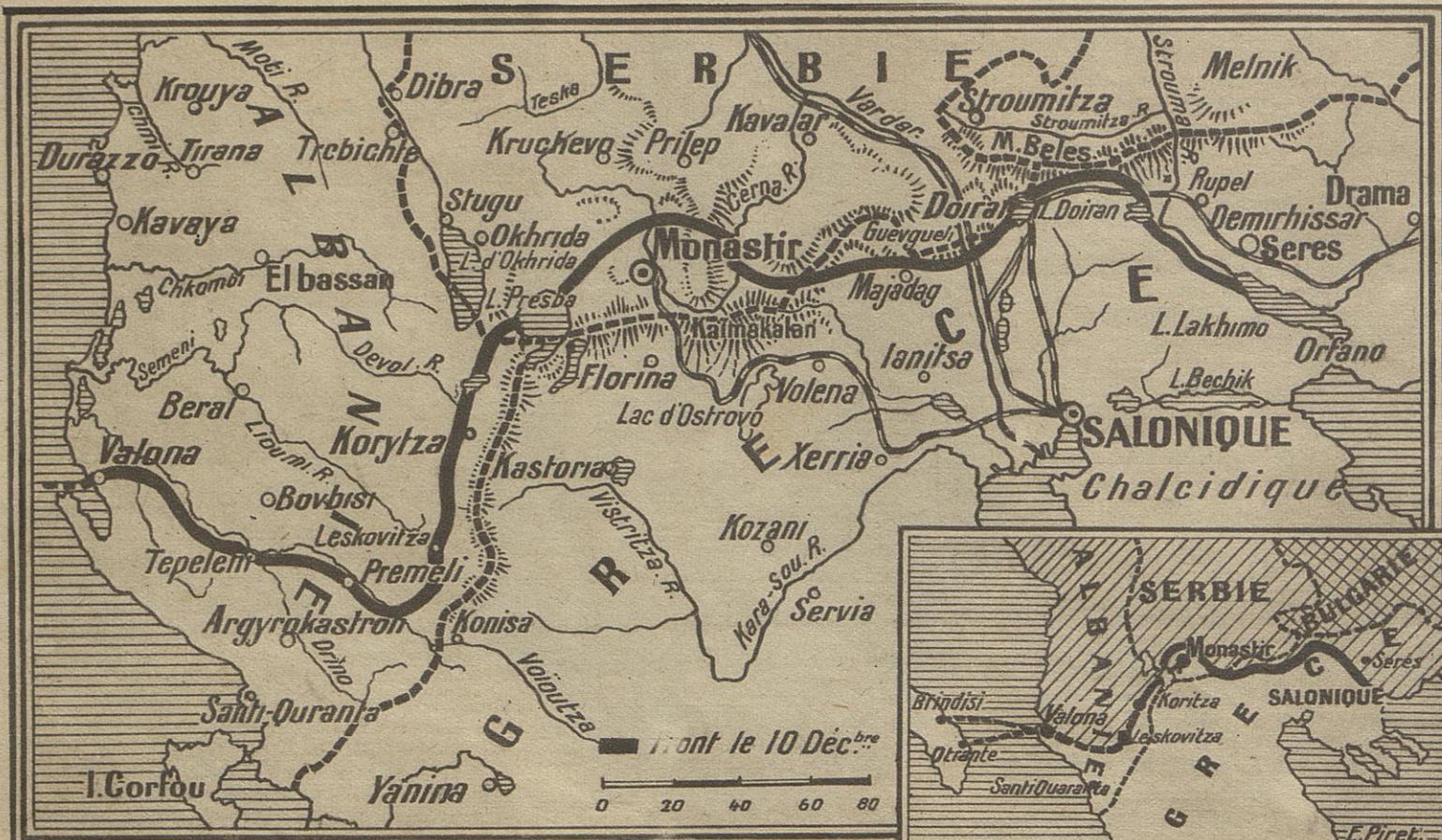


LES PETITS RÉFUGIÉS BELGES EN ANGLETERRE

En attendant le jour, peut-être plus proche qu'on ne croit, où ils pourront rentrer dans leur patrie, les petits enfants belges reçoivent en Angleterre l'hospitalité la plus affectueuse.

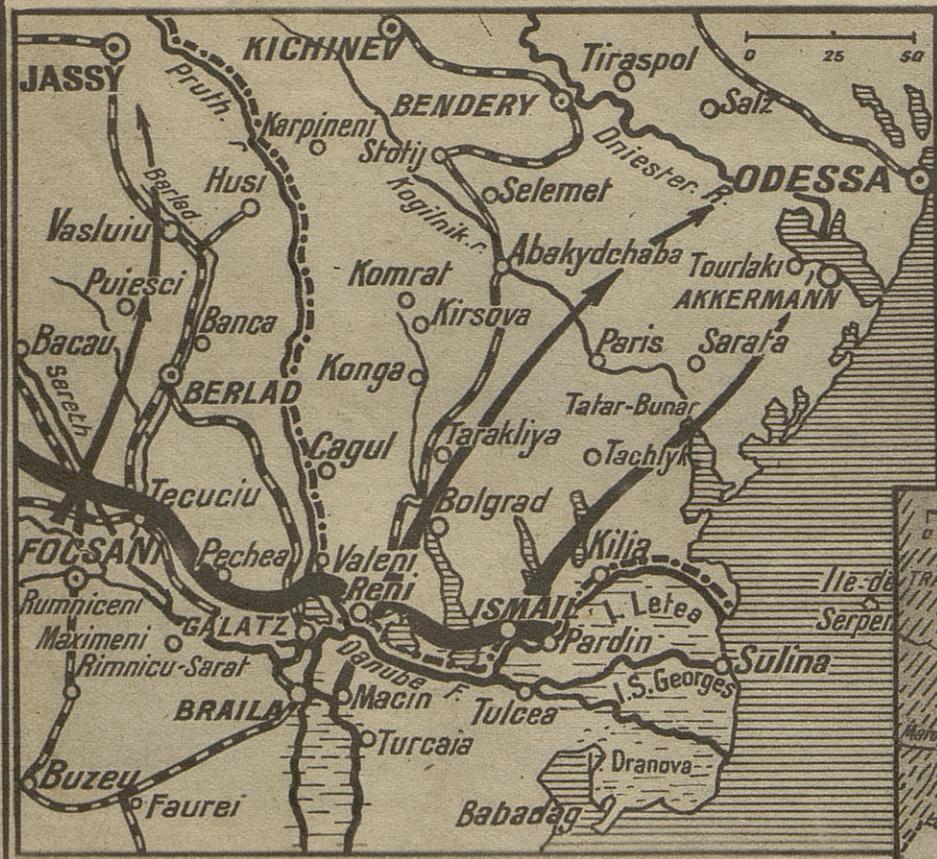
On voit ici, dans un village du comté de Norfolk, répéter en chœur la "Brabançonne" et la "Marseillaise" qu'ils chanteront fièrement le jour de la rédemption de leur chère Belgique.

LA GUERRE AUX BALKANS



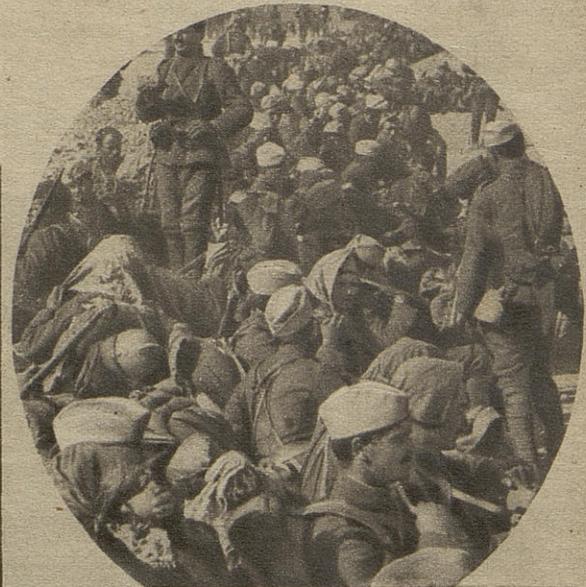
EN GRECE : CARTE DU FRONT DE MACÉDOINE

Il est probable que des actions de guerre sont imminentes en Grèce. L'ultimatum à Constantin, résultat de la visite à Rome du Premier anglais et de notre président du Conseil, va mettre un peu de clarté dans une situation jusqu'à présent confuse au point de devenir insupportable. Nos lecteurs pourront suivre sur cette carte la marche des opérations. Elle leur montre aussi les communications de l'Albanie, par conséquent de l'Italie avec le front de Salonique.



LE FRONT ROUMAIN OU L'ON SE BAT

A l'heure où nous mettons sous presse, Focsani vient de tomber et la bataille se livre acharnée pour le passage du Sereth. D'ailleurs ce fleuve lui-même n'est pas l'objectif des Allemands. Ils veulent pousser au delà du côté des terres à blé de la Bessarabie. C'est à Odessa, qu'ils veulent se trouver au printemps prochain. Mais la route est bornée d'abord par le Pruth, ensuite par un obstacle non moins considérable, le plan que Broussiloff n'a pas encore dévoilé.



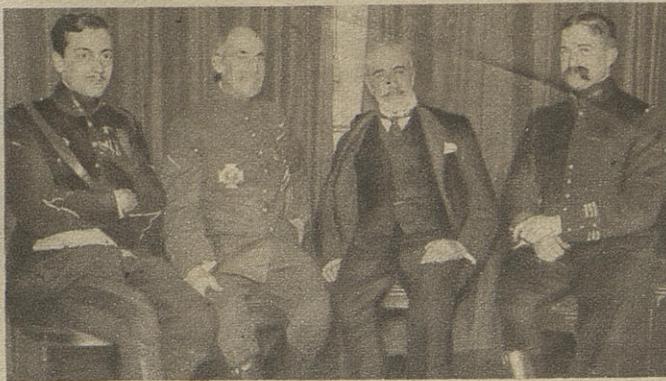
Les volontaires grecs de l'armée nationale quittant Salonique pour le front.



EN MARGE DE LA GUERRE



Un nouvel as : le lieutenant Delorme, qui vient d'abattre son 5^e avion ennemi.



Une réception à l'Aéro-Club. De gauche à droite : le s.^r Guynemer, le général Bailloud, M. Deutsch de la Meurthe et le capitaine Verdurand.



Le général allemand Kraft von Dellmensingen, qui a pris Focsani.



Une charmante artiste, Mlle Germaine Larbaudière, très applaudie à la Cigale.

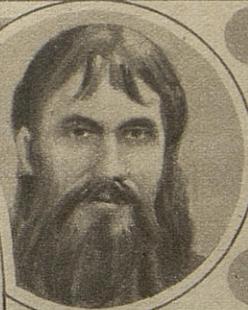


Le soldat Paul Dumont, qui rentra le premier à Douaumont.



(Dessin de Col.)

La mode en 1917 : un délicieux modèle de robe du soir.



Le moine russe Raspoutine, mystérieusement assassiné à Pétrograd.



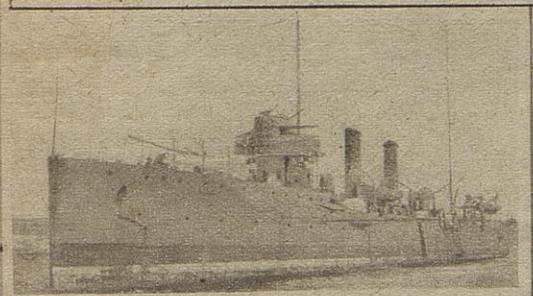
Lord Granville, représentant anglais auprès de M. Venizelos à Salonique.



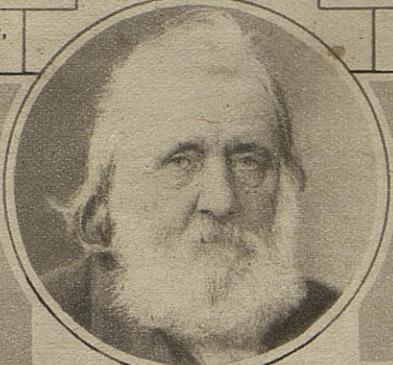
Le général Wiellemans, chef de l'Etat-Major de l'armée belge, qui s'était signalé en 1914, vient de mourir au Havre.



Le peintre Flameng, en mission officielle sur les bords de la Meuse, à Verdun.



Le croiseur éclairer grec Helli, qui bat maintenant pavillon français.



M. Henry Maret, le célèbre journaliste qui vient de mourir.



Dans l'Égée, un chalutier français remorque le sous-marin Xifias confisqué à la Grèce.



Les remplaçantes au Métro : deux électriciennes en "culottes" à l'entrée d'une station.

UNE SEMAINE DE GUERRE
Du 3 au 9 Janvier.

- MERCREDI 3 JANVIER. — Les Russes contre-attaquent avec succès devant le Sereth.
- JEUDI 4. — Les Allemands occupent Macin en Dobroudja. — Deux zeppelins incendiés à Toudern. — Mort du professeur Chauveau, de l'Institut.
- VENDREDI 5. — Les Russes évacuent le Dobroudja. — Les ministres de l'Entente arrivent à Rome.
- SAMEDI 6. — Les Russes évacuent Braïla, mais attaquent avec succès dans la région de Riga. — Mort du général Wiellemans, chef d'Etat-Major belge.
- DIMANCHE 7. — Dernière séance de la Conférence des Alliés à Rome. — Les Russes se replient à l'est de la Souchiza.
- LUNDI 8. — Les Allemands prennent Focsani en Roumanie.
- MARDI 9. — Ultimatum de l'Entente à la Grèce.



L'observateur du général commandant le ...^e corps d'armée au sud de Soissons.

J'ai vu.



LE GARDIEN NOCTURNE DU CAMP

Tapi dans une anfractuosité du sol, la gueule dressée vers le ciel, comme une menace et comme un défi, il est prêt   balayer les avions ennemis qui profiteraient de la nuit qui tombe, de l'heure entre chien et loup, pour venir bombarder le camp d'aviation dont il a la garde. Les " as " qu'il

protège peuvent dormir tranquilles. Dix fois déjà, il a foudroyé les r deurs nocturnes qui venaient tenter leurs mauvais coups. Il était là, vigilant. Son éclair a soudain trou  la nuit, des cris  perdus dans le ciel, un sillon de feu, une chute sur le sol. Un aviatik qui ne reviendra plus!